



## CHAPITRE IV

### Maria repulsa

Un jour, il fit extrêmement chaud. Dans ce jour torride, le Père Zosime, alors qu'il était devenu un homme très âgé, s'arrêta sur la rive. Il s'assit sur l'herbe toute grillée car il y avait, là, tout en bas, un peu d'air qui passait, un peu d'odeur de terre mouillée et de fraîcheur. Il laissa ses pieds flotter dans l'eau fraîche qui coulait devant lui.

Puis il prit sa décision.

Il franchit pierre après pierre le Jourdain. Il avança dans le désert. Comme il marchait dans les dunes brûlantes du désert, il entendit soudain un cri :

– Surtout ne te retourne pas! Je suis une femme nue.

« Mulier sum nuda. » (Je suis une femme qui est nue.) Voilà ce que disait la voix dans le désert, s'exprimant en latin. Alors le Père Zosime obéit à l'injonction de la voix. Il s'arrêta sur place et resta immobile sans se retourner.

La voix de la femme qui disait être nue dans son dos cria alors :

– Lance-moi ton manteau afin que, m'en étant couverte, tu puisses me regarder sans qu'il y ait pour moi de honte.

« Pallium tuum mihi porrige ut possim sine verecundia te videre. »



(Abandonne-moi ton manteau afin que, moi, je puisse te regarder sans que j'éprouve de vergogne quand tu poseras les yeux sur moi.)

Abba Zosima détacha son manteau et le laissa tomber derrière lui dans le sable.

Mais, comme il n'avait plus de manteau, ce fut le saint qui se retrouva tout nu, frêle, osseux, blanchâtre, sous le soleil, parmi les dunes. Il en fut gêné. Alors Abba Zosima, sentant la honte d'être nu monter en lui, demanda à son tour à la femme :

– Femme, sais-tu d'où vient la gêne que les hommes éprouvent quand ils se retrouvent tout nus sous votre regard ?

La femme qui était derrière lui, qui s'approchait à quatre pattes dans le sable pour prendre le manteau, cria :

– Je n'en sais rien !

Alors Abba Zosima demanda, toujours sans se retourner :

– L'embarras que nous éprouvons, nous qui sommes des hommes, est-il le même que celui que vous ressentez, vous qui êtes des femmes dès lors que vous retirez vos vêtements sous nos yeux ?

– Comment le saurais-je puisque je ne suis pas un homme ? répliqua la jeune femme.

Elle ramassa le manteau, elle s'en couvrit, elle se redressa.

– Mon nom est Marie, dit-elle.

– Mon nom est Zosime, répondit-il.

– Zosime, vous pouvez maintenant vous retourner.

Il se retourna.

Elle souriait. Marie était tout émaciée, mais elle était très belle, sa tête d'oiseau sortant du manteau trop grand de Zosime.

Le Père Zosime, qui maintenant était nu devant la jeune femme, au beau milieu du sable, mit les deux mains sur son sexe tandis que ce dernier se dressait involontairement, et dit :

– J'ai honte, Marie, de me trouver nu devant vous.

– Zosime, il suffit de cacher ce que vous cachez avec vos doigts. Après, pour un homme, il n’y a plus de honte à ressentir.

– Marie, puis-je vous poser une dernière question ?

– Posez-la.

– Si nous ne pouvons pas savoir si la honte que les hommes qui sont nus éprouvent devant les femmes qui les regardent s’approcher est la même que la pudeur que les femmes qui se dénudent ressentent devant les hommes qui les désirent, peut-être savez-vous pourquoi notre propre nudité, qui est quand même une chose très ordinaire, qui est la nature même, provoque en nous, à chaque fois, une telle stupeur ?

Alors la femme qui s’appelait Maria expliqua :

– Là je peux répondre facilement. Voilà ce qu’est la nudité pour moi : je me sentais *repoussée* en présence de Dieu. J’étais une femme qui vendais mon corps nu et, dès que j’entrais dans une église, une force mystérieuse me *repoussait*.

« Subito et invisibiliter repulsam patior. » (J’étais projetée à l’extérieur de la nef par une force à la fois invisible et subite.)

Il se trouva que Marie l’Égyptienne proposa elle-même un commentaire sur l’impression qu’elle avait éprouvée à l’intérieur de l’église :

– J’étais poussée (*pulsio*) d’une façon irrésistible à entrer dans l’ombre du sanctuaire mais, dès que je m’étais introduite à l’intérieur de la nef, une grande force contraire (*repulsio*) reflua à l’encontre de mon corps et me rejetait vers la porte et jusqu’à l’extérieur du lieu saint. Alors j’errais. À force d’errer dans le vent et sous le soleil mes vêtements tombaient en petits morceaux (*vestimenta mea putrefacta*). Alors ma nudité augmentait et tout le monde pouvait voir sur moi son origine. Qui aime son origine ?

Aussi le don que lui fit le Père Zosime d’un manteau la rendit-elle heureuse car maintenant elle pouvait dérober l’origine au regard des hommes. Elle recouvrait sous la matière opaque d’un manteau ses fesses, ses seins, sa vulve, la petite touffe de longs poils luisants et noirs qui l’entourait. Une

fois encapuchonnée et devenue pour ainsi dire invisible dans le grand manteau du Père Zosime, Marie d'Égypte allait de rive en rive. Elle avançait de dune en dune. Elle vécut ainsi longtemps, flottante dans le grand manteau du Père qui s'émietta lui-même, à son tour, peu à peu, pluie après pluie, hiver après hiver, année après année, chaleur après chaleur. Il devenait poussière. Elle glissait dans sa poussière.

Elle marchait sur les eaux comme une mouette.

Elle dévalait les dunes comme un petit renard fennec.

Alors elle mourut. Un jour, son corps si maigre se brisa doucement sur le sable. Ce fut comme une brindille qui se rompt mais sans bruit. Ou plutôt ce fut comme un pan de vêtement qui touche le sol et dont l'étoffe se casse silencieusement. Un lion s'approcha de son cadavre. Il creusa une large fosse dans le sable avec ses griffes. Il y tira et il y déposa Marie. Puis il se rendit dans la grotte de Marie l'Égyptienne et prit dans sa gueule ce qui restait du manteau (à vrai dire ce n'était plus qu'un bout de tissu d'à peu près vingt et un centimètres de long, moisi, calcité, putréfié, blanchâtre) de Abba Zosima, il le prit entre ses dents, il le porta jusque dans la fosse et alors le fauve recouvrit le sexe étroit et les poils devenus tout blancs de la sainte à l'aide de ce vestige. Enfin il fit glisser du sable à l'intérieur de la fosse jusqu'à ce qu'on ne vît plus rien sous la lumière du soleil.

Une fois que la sainte fut devenue invisible, le lion s'endormit.

Un ange apparut au lion qui s'était allongé près de la tombe de la sainte. Le fauve aussitôt ouvrit les yeux et se dressa sur ses quatre pattes en grondant.

Le lion voulut se jeter sur ce démon qui faisait bouger ses grandes ailes déployées autour de son visage. Mais le grand oiseau tout blanc dit au lion :

– Ne timeas!

(N'aie pas peur!)

L'oiseau – c'était l'ange Gabriel – qui se tenait à un mètre du sol, au-dessus du sable du désert, s'exprimait en latin.

Et c'est ainsi que le Père visita le lion comme son fils mort l'avait fait, jadis, devant Marie, quand il avait poussé la pierre et qu'il était surgi de la tombe, dans le jardin de Nicodème.

L'oiseau bénit le lion. L'ange dit au fauve :

– Tu es devenu saint. Tu as touché du bout de tes griffes, sous le velours de tes coussinets, les os du squelette de Marie qui transperçaient doucement sa peau au-dessus de ses côtes, entourant son ventre creux, sous ses deux longs seins pendants, et aussi sur les petites vertèbres délicates de son échine. Puis tu les as soustraits aux crocs et aux becs en les enfouissant dans le sable.